

Vautrin viré de Révolution

J'ai déjà évoqué cette question de [Vautrin](#) (1933-2015) et *Révolution* au sujet du [dernier article](#) de cet écrivain dans l'hebdo des communistes. C'était au sujet du FN à Dreux. Sujet qui faisait la une du journal n°185 du 16 septembre 1983 qui justement contenait l'article que je reprends aujourd'hui. Le titre du journal avait été repris d'une phrase historique de George Marchais sans que son nom apparaisse dans le sous titre : "Nous vivons le temps des révolutions." En cet été 1983, une chronique avait ouverte pour Jean Vautrin et Pablo de la Higuera. Puis est arrivé le Boeing 747 sud coréen abattu par la chasse soviétique le 1er septembre. 269 passagers meurent ainsi que 23 membres de l'équipage. Explication des Russes : c'était un avion espion. Explication des USA : c'était une erreur de pilotage. L'URSS refuse de rendre les boîtes noires. C'est seulement [en 1992](#) que la Corée du Sud les récupèrent grâce à Eltsine, boîtes noires qui confirment la thèse des USA.

Nous sommes en période de la Fête de l'Huma. Le journal reporte la chronique de Jean Vautrin que vous allez lire. Avec le retard pris, une autre chronique avait été rédigée au sujet de Dreux et comme indiqué au début, elle a été publiée. Puis Vautrin est viré. J'aimais bien le romancier Vautrin et je n'ai pas été surpris qu'il franchisse la ligne rouge : à savoir écrire en liberté mais ne pas dire du mal de l'URSS ! Il fait même pire et à la relire aujourd'hui mon cœur se serre.

Carnets Polaroid Révolution n° 185 16 septembre 1983

Un chapeau alerte le lecteur :

Nous rappelons à nos lecteurs que Jean Vautrin tient depuis cet été une chronique dans Révolution : les Carnets Polaroid. La « règle du jeu » de, cette chronique, comme de celle que tient régulièrement Pablo de la Higuera, veut que l'auteur y exprime sa propre opinion, qui ne correspond pas forcément à celle de Révolution. C'est le cas, cette semaine, avec les réactions et les réflexions qu'inspire à Jean Vautrin l'affaire du Boeing.

L'article

Grisou sur l'été ! Déjà les marronniers jaunissent de la feuille. Preuve supplémentaire de l'automne qui accourt, ce matin, devant l'œil-de-bœuf, les hirondelles battaient tam-tam et godille. Pendant que les oiseaux adultes traçaient des lignes compliquées autour du pâté de maisons, les mômes, à peine emplumés, faisaient pince à linge sur les fils du téléphone : une ribambelle d'oisillons montés partition en clé de sol,

duvetés camelote, et à peine capables de rallier l'Afrique. Pour eux, la consigne était claire. Repos la tête sous l'aile en attendant le grand départ. Le voyage serait fatigant. On se serait cru sur un quai de gare, un jour d'exode.

Pendant ce temps, sur l'autoroute, les Parigots regagnaient leurs pénates avec des questions plein la tête. Même inquiétude que chez les bestioles en somme. A quelle sauce on va être bouffés ? Est-ce qu'on va joindre les deux bouts ? Lui qui regardait Elle : « Est-ce que je vais garder mon job ? Comment on va payer les impôts ? Pourquoi l'essence augmente ? Comment va se passer la rentrée avec les mêmes ? Tu vois pas qu'on nous ait cambriolés ? »

Une angoisse placée sous le signe du point d'interrogation, comme on voit. Germaine qui s'énervait. Pierrot qui râlait contre les nouvelles règles du bonus-malus. Et le vent d'ouest-Bretagne qui décoiffait à cent à l'heure.

Justement, à la veille de la rentrée, moi aussi j'ai bien envie de placer mes carnets sous le signe du point d'interrogation. Après tout, poser des questions, c'est la fonction de l'écrivain. Sa nature, il me semble.

Et d'ailleurs, n'est-ce pas pour cela, nos impertinences, qu'on nous poursuit traditionnellement de branche en branche, je veux dire de régimes en royautés, de Bastille en goulags, de pinocheries en apartheid ? Inquisition, chasse aux sorcières, censure, sitôt que nos étonnements ou notre indignation blessent, on nous déteste, on nous ceinture, on nous garrotte. Selon l'archétype des systèmes, on essaye de nous récupérer par le fric ou au contraire de laver nos cerveaux dans la neige.

Pourtant, permettez, je m'acharne, n'est-ce pas à l'écrivain d'attiser le feu de l'attention ? De semer la relativité ? D'être le Candide qui démystifie la farce ? A charge, il va de soi, pour le politicien, pour le sociologue, pour le moraliste ou pour l'historien, d'apporter les réponses lorsque nous sommes troublés.

Je le suis, vous me voyez venir.

Les premiers points d'interrogation qui me giclent à l'esprit viennent de l'île de Sakhaline, on se doute.

La vacherie. il faut pas esquiver. Parlons-en librement. Voulez-vous ? Ou alors, ne nous parlons plus.

- Deux cent soixante-neuf êtres humains dans un collimateur, ça pèse bon lourd, vous conviendrez. On ne raye pas tous les jours 269 sensibilités, façons de voir, d'aimer, de respirer, de créer, de travailler, de rire, de baiser et même de digérer, avec un simple déplacement du pouce sur un bouton lance-missile. Il faut, je suppose, à cette forme de liquidation clinique et radicale, l'alibi de solides raisons d'Etat. Et le sensationnalisme mis à part, bon, il faut avoir le cœur salement endurci pour avaliser ce carnage.

Cette fois, c'est moi qui pose les questions. Je me tourne vers vous, les lecteurs de Révo, et je vous demande : « Qu'est-ce que vous pensez de l'histoire du Boeing 747 ? » J'ajoute : « Avez-vous lu toute la presse ? Avez-vous cherché à vous faire une idée personnelle ? Ou bien vous bornez-vous à répéter ce qui est écrit dans votre journal habituel ? »

Pour ma part, j'ai essayé de réfléchir à l'affaire. Comme tout le monde, je me suis demandé pourquoi l'avion sud-coréen avait dévié de sa route normale (espionnage, incident, défaillance). Quels contacts visuels et radio a-t-il eus avec la chasse soviétique (deux heures trente, c'est long !) ? Pourquoi les Soviétiques ont-ils réagi si brutalement (Faire un exemple ? Un symbole ?) A quel niveau la décision de tirer a-t-elle été prise ? (Localement ? Au stade de la région ? Par un militaire Par un politique ?) Et aujourd'hui, troisième jour après la catastrophe (je n'aime pas écrire à chaud), je SAIS, je suis convaincu, que je n'aurai pas la réponse. Et ne me la donnez pas ! Parce que vous ne l'avez pas non plus. C'EST IMPOSSIBLE. Pour la bonne raison qu'il n'y a pas de vérité. Pire ! Les journalistes, les informateurs auront beau racler les suppositions, les demandes, échafauder des hypothèses et inventer des scénarios de couleurs différentes, ils ne trouveront pas non plus la clé lumineuse. (D'ailleurs, comment le pourraient-ils, eux qui n'ont pas accès au terrain.) Elle n'existe pas. Il n'y a pas de clé. On l'a perdue volontairement. DELIBEREMENT JETÉE. Et du coup, il faut se préparer à cette nouvelle évidence : dans ce genre de traquenard, passé un certain cap pour le commun des mortels, pour les gens, les peuples, pour nous tous, IL N'Y A PLUS DE REPOSE AUX QUESTIONS QUE VOUS VOUS POSEZ. Il n'y a plus de vérité.

Il y a la version des uns. Il y a celle des autres. Il y a celle qui finira par prévaloir d'un commun accord et se calera au fil des jours, jusqu'à être entérinée. Il y aura encore quelques hypothèses tardives, brefs retours de braises, flammèches soufflées par des événements nouveaux. Puis, tout s'éteindra. On passera à autre chose. A une nouvelle facette du MENSonge d'intérêt supérieur.

Plus tard, beaucoup plus tard, on écrira l'histoire. L'histoire, cette vérité atténuée. Cette relation atrophiée des faits passés et refroidis, nivelée par

le temps, rabotée par l'absence de passion, altérée par le changement des mentalités. Tant il est vrai qu'avec les années les morts perdent de leur intensité dramatique, les héros deviennent des gravures d'Epinal et les tyrans passent pour des illuminés.

La question de savoir si l'on a le droit de jouer au billard en faisant deux bandes avant avec la vie de 269 innocents est aussi naïve que de croire que la finalité des intentions d'un camp est plus altruiste que celle de l'autre.

Nous sommes les témoins d'un jeu d'échecs qui nous enjambe. Les pièces déplacées sont tellement encombrantes qu'elles nous écraseraient si nous étions sur leurs trajectoires. La vie des personnes compte peu dans le jeu des idées. Tout semble désormais se dérouler selon une logique effrayante. Et nous sommes condamnés à nous habituer à ces sortes de menaces tellement gigantesques qu'elles en deviennent abstraites.

Il faut sans doute que nous apprenions à devenir passifs et moutonniers. Une nouvelle façon de muter. Un peu comme si ce qui se passe à l'Ouest ou ce qui se trame quelque part à l'Est ne nous regarde pas. Nous sommes des poussières. Nous ne comptons pas. Nos vies. Nos ambitions. Nos aspirations ne comptent pas. Elles ne comptent pas en regard de la froide raison des équilibres politiques et dialectiques.

La science et l'argent sont détournés. Nous sommes de nouveaux esclaves, les sursitaires d'une aventure qui nous échappe.

Et les maîtres de nos destinées n'ont pas de visages.

Jean Vautrin